

NATIONALITÉS

Ce sont, en fait, des agglomérations politiques essentiellement variables. Souvent, leur raison d'être est purement géographique. Elles sont fondées parfois sur la communauté du langage, c'est là, sans aucun doute, un facteur d'importance capitale, eu égard aux grandes facilités de relations que procure cette communauté. En général, les nationalités correspondent à des associations d'intérêts d'ordres divers. Mais les progrès de la civilisation entraînent la variabilité des intérêts, partant la variabilité nationale. Les revirements territoriaux dont l'Europe donne un singulier exemple, rien que depuis le commencement de ce siècle, sont un témoignage indéniable de cette variabilité. Que les remaniements, au lieu d'avoir par cause une entente pacifique entre les intéressés, soient consécutifs à quelque coup de force, ils ne finissent pas moins, tôt ou tard, par recevoir l'agrément général. Dans notre civilisation actuelle, il est de toute évidence, en Europe, aussi bien qu'au cœur de l'Australie, la force prime le droit ; ajoutons que non seulement elle le prime, mais encore qu'elle le crée. C'est là une vérité banale, une pure constatation qui se dégage de la plus simple observation. Ce fait brutal répugne profondément à la conscience des individus (nous n'osons dire des nations) qui sont le plus avancés en évolution morale. La suppression des barrières dites nationales, le refrènement des classes aristocratiques et ploutocratiques qui ont avantage à les maintenir, la solidarisation des intérêts, l'établissement de *l'égalité sociale*, voilà le but auquel, dans la pratique, tendent les sciences anthropologiques.

peut-être leur délivrance dans de terribles angoisses. Et, jusqu'à présent, nous n'avons pu remonter qu'une forme humaine.

— Qu'importe ? vous deviez venir me prévenir et attendre mes ordres. C'est moi qui dirige les travaux ici, et c'est moi que ça regarde.

Un murmure s'éleva dans la foule et alla grossissant, comme la lame roulée par le vent.

— Qu'est-ce à dire ? reprit d'une voix sèche M. de Torgnac en ôtant son cigare de la bouche, en s'appuyant sur sa badine et en promenant un regard froid sur toutes les femmes atterrées et les hommes consternés.

Et tous rentrèrent, leur colère, se pressèrent les uns contre les autres et s'aplatirent dans leur petitesse et dans leur désespoir.

Seul, Ravaner releva la tête. Il était superbe, ses grands yeux noirs flamboyaient sur son visage noir, souillé de boue et de charbon, ses vêtements en lambeaux, ses mains en sang. Il se croisa les bras, dont les muscles saillirent sous sa blouse, et, se plaçant en face de M. de Torgnac, enfonçant son regard clair dans ses yeux et le clouant sur place comme avec une épée, il répéta :

— Je vous dis, monsieur, qu'il y a cent cinquante hommes ensevelis, noyés, calcinés, qui attendent la délivrance. Chaque seconde compte pour une vie d'homme... J'attends vos ordres.

Ces paroles traversèrent l'espace et retentirent au plus profond de chaque cœur. Les hommes se redressèrent et battirent du pied.

— Mes ordres ? mes ordres ? reprit M. de Torgnac en mâchonnant son cigare ; eh bien ! voyez ce que vous avez à faire ; vous viendrez me rendre compte.

Un jeune homme, au large front pensif, aux yeux méditatifs, au visage calme, s'approcha de l'ingénieur en chef. C'était un jeune ingé-